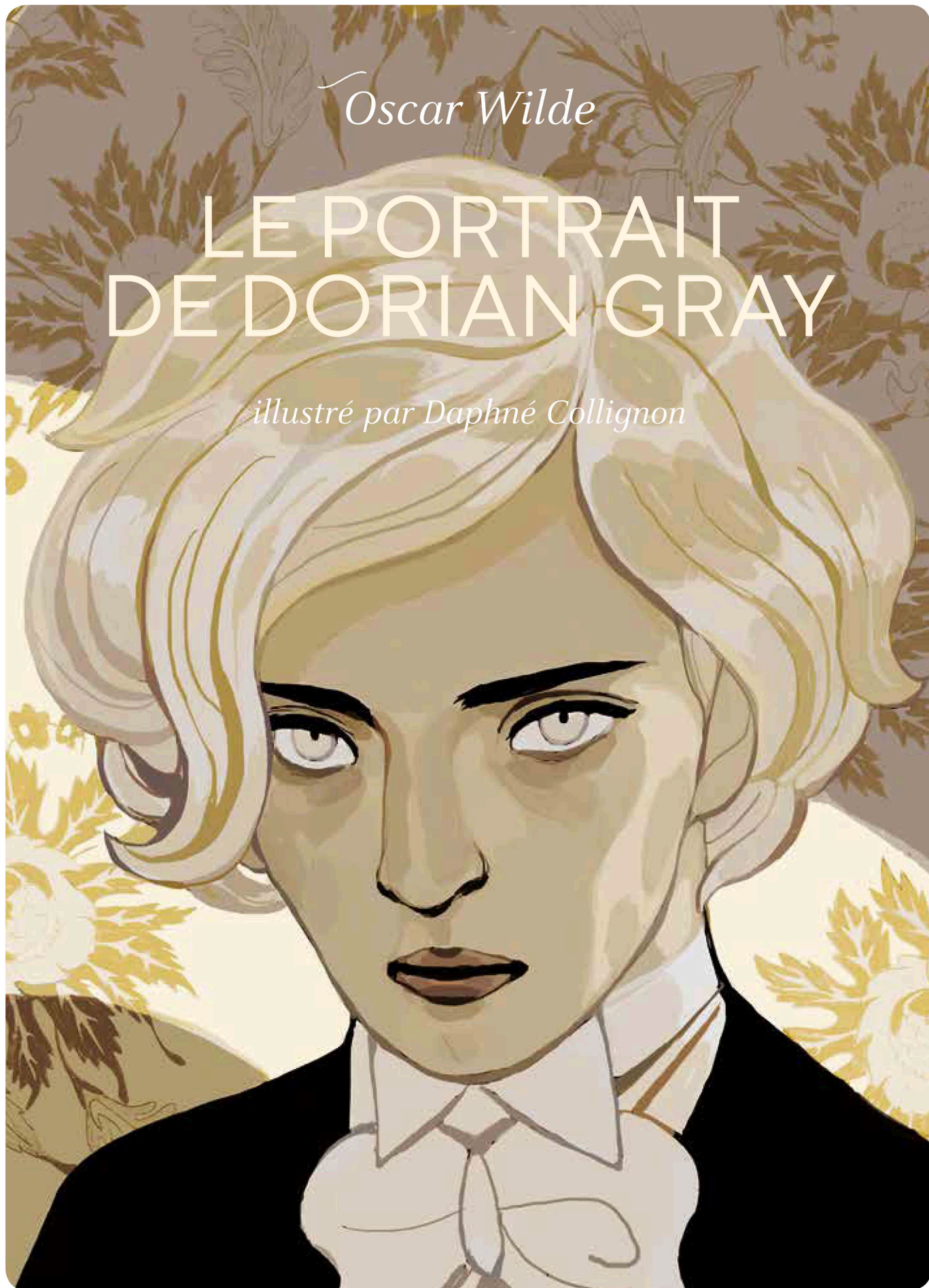


Oscar Wilde

LE PORTRAIT DE DORIAN GRAY

illustré par Daphné Collignon



illustres classiques l'école des loisirs

Oscar Wilde

LE PORTRAIT DE DORIAN GRAY

*Traduction nouvelle abrégée
par Boris Moissard*

Illustré par Daphné Collignon

ISBN : 978-2-211-31220-2
© 2021, l'école des loisirs, Paris
Loi numéro 49956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 2009
Dépôt légal : novembre 2021
Imprimé en France par

illustres classiques l'école des loisirs

Préface

L'artiste est créateur de belles choses. Révéler l'art en cachant l'artiste, tel est le but de l'art.

Ceux qui attribuent de laides intentions à de belles œuvres sont malhonnêtes sans être séduisants. C'est un défaut.

Ceux qui attribuent de belles intentions aux belles œuvres ont de la culture. Pour eux, rien n'est perdu.

Un livre n'est pas moral ou immoral. Il est bien ou mal écrit, c'est tout.

La vie morale de l'homme forme l'essentiel du propos de l'artiste, mais la moralité de l'art consiste surtout en l'usage parfait d'un instrument imparfait. L'artiste ne cherche jamais à prouver quoi que ce soit. L'artiste n'a pas de principes moraux. Un principe moral met l'artiste sur la pente impardonnable du maniérisme. L'artiste n'est jamais malsain. Il peut tout dire. Le vice et la vertu sont pour lui des matériaux utiles. C'est le spectateur, et non la vie, que reflète l'art. Les controverses au sujet d'une œuvre d'art prouvent qu'elle est nouvelle, complexe, essentielle.

Tout art est parfaitement inutile.

Oscar Wilde

Chapitre
I

L'atelier regorgeait du lourd parfum des roses, et la brise d'été caressant le jardin insinuait par la porte ouverte la senteur des lilas mêlée à l'arôme plus subtil des églantiers. Du coin de sofa où il se prélassait parmi des coussins de cuir persan, fumant selon son habitude cigarette sur cigarette, lord Henry Wotton admirait les reflets dorés d'un cytise en fleur dont les rameaux ployaient sous la flamboyance de ses grappes. Le bourdonnement des abeilles taillant leur route dans les hautes herbes, ou voltigeant avec une morne insistance autour du chèvrefeuille, rendait plus oppressant encore le calme environnant. La lointaine rumeur de Londres évoquait les notes graves d'un orgue.

Au centre de l'atelier, sur un chevalet, se dressait le portrait grandeur nature d'un jeune homme d'une extraordinaire beauté. Assis à bonne distance de ce tableau, et lui faisant face, se tenait son auteur, le peintre Basil Hallward, dont la soudaine disparition, voici quelques années, avait tant ému le public et tant fait jaser.

– Mon cher Basil, dit lord Henry avec langueur, ce portrait est votre chef-d'œuvre. Il faut absolument que vous l'exposiez l'an prochain à Grosvenor. Grosvenor est le seul salon digne de ce nom.

– Je ne l'exposerai vraisemblablement ni à Grosvenor ni ailleurs, répondit le peintre en rejetant la tête de cette façon singulière qui lui avait valu naguère les quolibets de ses condisciples d'Oxford. Non, je ne l'exposerai nulle part.

– Et pourquoi pas, cher ami ? Un portrait de cette qualité vous mettrait au premier rang de tous les jeunes gens d'Angleterre. Il rendrait même les vieux jaloux, si toutefois les vieux étaient encore capables d'une quelconque émotion...

– Je sais que vous allez rire, répliqua Basil, mais il m'est réellement impossible de présenter cette œuvre : j'y ai mis trop de moi-même.

– Trop de vous-même ! Ma parole, Basil, quelle prétention ! Il n'y a aucune ressemblance entre cet Adonis et vous. Votre visage respire l'intelligence et tout ce que vous voudrez, mais la beauté, la beauté véritable, s'accommode mal de l'intelligence. Ce mystérieux jeune ami, dont vous vous acharnez à me taire le nom, mais dont le portrait me fascine tant, n'a jamais formé la moindre pensée, j'en suis persuadé. Ne vous flattez pas, Basil : vous ne lui ressemblez pas le moins du monde.

– Comprenez-moi, Harry, répondit l'artiste. Je sais que je ne lui ressemble pas, je n'y tiens pas du tout, d'ailleurs. Les laids et les sots sont les mieux lotis en ce bas monde. Ils vivent la vie idéale : paisible, indifférente, à l'abri de toute inquiétude. Alors que vous, Harry, avec votre rang et votre fortune ; moi, avec mon intelligence telle qu'elle est et mon art, si imparfait soit-il ; et Dorian Gray, avec sa beauté... nous paierons tous ces dons des dieux, nous les paierons très cher.

– Dorian Gray ? Est-ce donc son nom ? demanda lord Henry en s'approchant de Basil Hallward.

– Oui, c'est son nom. Je ne voulais pourtant pas vous le dire.

– Et pourquoi ?

– Quand j'aime infiniment quelqu'un, dire son nom me fait l'effet d'une trahison. J'ai appris à aimer le secret. Mauvaise habitude, j'en conviens, mais qui donne du romanesque à la vie. Vous trouvez cela absurde, n'est-ce pas ?

– Point du tout, point du tout, mon cher Basil. N'oubliez pas que je suis marié : je ne sais jamais où est ma femme, ma femme ne sait jamais ce que je fais, et quand d'aventure nous nous croisons, ce qui nous arrive



– Comprenez-moi, Harry, répondit l'artiste.
Je sais que je ne lui ressemble pas, je n'y tiens pas du tout, d'ailleurs.

dans quelques dîners en ville, nous échangeons les plus fieffés mensonges de l'air le plus honnête du monde.

– Je n'aime pas cette façon de parler de votre vie conjugale, Harry, fit Basil Hallward en gagnant la porte donnant sur le jardin. En fait, vous êtes un bon mari, mais honteux de l'être. Votre cynisme n'est qu'une pose.

– Le naturel aussi est une pose, et la plus agaçante de toutes, répliqua lord Henry dans un éclat de rire.

Les deux hommes passèrent au jardin et allèrent s'asseoir sur une banquette de bambou à l'ombre d'un laurier. Après un silence, lord Henry tira sa montre.

– Je dois m'en aller, Basil. Mais avant de partir, j'aimerais quand même avoir une réponse à ma question.

– Quelle question ? s'enquit le peintre, regard baissé.

– Dites-moi réellement pourquoi vous ne voulez pas exposer le portrait de Dorian Gray.

– Harry, prononça Basil Hallward en relevant les yeux pour les planter droit dans ceux de son ami, tout portrait qui a été peint avec sincérité est le portrait de l'artiste, pas celui du modèle. Je n'exposerai pas ce portrait parce que j'ai bien trop peur qu'il ne révèle le secret de mon âme.

Lord Henry lâcha un rire :

– Quel est-il, ce secret ?

– En réalité, peu de chose, Harry. Et sans doute ne le comprendrez-vous pas. À peine y croirez-vous.

La brise détacha quelques pétales d'une branche, les lilas se balancèrent dans l'air languide. Une sauterelle stridula près du mur, et il y eut l'éclair bleuté d'une libellule dont on entendit frémir les ailes de gaze.

– L'histoire est simple, reprit le peintre après un silence. Il y a deux mois, à une soirée chez lady Brandon, je me trouvais en train de bavarder au salon avec quelques douairières lourdement harnachées et autres fastidieux académiciens, quand tout à coup j'ai senti

qu'on m'observait. Je me suis retourné et c'est alors que j'ai vu Dorian Gray pour la première fois. Au moment où nos regards se sont croisés, une sorte de terreur m'a pris. J'ai eu l'intuition que j'étais en présence d'un être capable de m'absorber corps et âme, moi, mon art et mon talent. Comment vous expliquer cela ? Quelque chose m'a dit que ma vie était au bord d'une crise terrible. J'ai eu l'étrange sensation de mon destin en marche, chargé d'exquises joies mais aussi d'exquises douleurs. Et j'ai pris peur. Ne pensant plus qu'à m'enfuir, je me suis précipité vers la porte, mais comme par hasard je suis tombé sur lady Brandon. « Vous n'allez pas nous quitter si tôt, monsieur Hallward ? » Et elle m'a traîné vers un groupe d'altesses et de dames mûres à tiores et becs de perroquets. Et là, soudain, je me suis retrouvé nez à nez avec ce jeune homme dont la personnalité m'avait si étrangement bouleversé. À nouveau nos regards se sont croisés. J'ai prié lady Brandon de bien vouloir faire les présentations.

– Et que vous a-t-elle dit de ce M. Dorian Gray ?

– Quelque chose du genre : « La pauvre mère de ce charmant garçon et moi étions inséparables. Je ne sais plus trop ce qu'il fait, ni d'ailleurs s'il fait quoi que ce soit, à part un peu de piano, à moins que ce ne soit du violon... n'est-ce pas, cher monsieur Gray ? » Lui et moi n'avons pu réprimer un éclat de rire. C'est ainsi que nous sommes devenus amis.

– Le rire n'est pas un mauvais début en amitié, ni d'ailleurs une mauvaise fin, opina le jeune lord en cueillant une marguerite. Voyez-vous souvent cet ami ?

– Tous les jours. Je ne peux plus me passer de lui.

– Moi qui vous croyais exclusivement obsédé de votre art.

– C'est lui, mon art, maintenant, répliqua gravement le peintre. Voyez-vous, Harry, ce que la découverte de la peinture à l'huile fut pour les Vénitiens, ou la figure d'Antinoüs pour la sculpture grecque, il se pourrait que Dorian Gray le soit un jour pour moi. Il m'est beaucoup plus qu'un modèle. Sa personne m'a suggéré un mode d'expression entièrement neuf. Grâce à lui, je vois les choses autrement, je les pense

autrement. La simple présence de cet adolescent – car ce n'est guère qu'un adolescent, même s'il a plus de vingt ans –, sa simple présence... À son insu, il m'ouvre la voie vers un style nouveau, un style qui unirait la passion romantique et la perfection classique. Vous souvenez-vous de ce paysage pour lequel Agnew était prêt à se ruiner, mais que j'ai refusé de lui vendre ? C'est l'une des meilleures toiles que j'aie jamais faites. Et savez-vous pourquoi ? Parce que je l'ai peinte aux côtés de Dorian Gray.

– Il faut décidément que je voie ce Dorian Gray.

Hallward se leva et se mit à arpenter le jardin. Puis, reprenant sa place :

– Harry, Dorian Gray a pour moi la valeur d'une source d'inspiration. Vous, vous ne verriez rien chez lui.

– Dites-moi, ce Dorian Gray vous aime-t-il, lui ?

Le peintre réfléchit quelques instants.

– Il m'aime. Je sais qu'il m'aime. Il faut dire que je le flatte beaucoup. Et puis, parfois, il semble prendre un malin plaisir à me faire de la peine. J'éprouve alors l'impression d'avoir cédé mon âme à quelqu'un qui se la mettrait à la boutonnière.

– Peut-être vous lasserez-vous avant lui. Un de ces jours, vous lui reprocherez son teint ou je ne sais quoi, toujours est-il que vous le lui reprocherez. À sa prochaine visite, vous vous montrerez froid et indifférent. Le plus triste, c'est que cela vous aura changé.

Lord Henry gratta une allumette et se mit à fumer avec la placidité de quiconque est capable de résumer l'univers en une phrase. Un vol de moineaux s'abattit sur le vert profond des lierres, l'ombre bleue des nuages passa sur le gazon... Quel beau jardin, songea-t-il, et quelles délices que les émotions d'autrui ! Le soin de son égotisme et les passions de ses amis, voilà les deux seules choses qui le fascinaient dans la vie. En outre, il se représentait le lunch assommant que lui avait épargné sa visite à Hallward. Chez sa tante, la conversation eût inmanquablement roulé sur le secours à apporter aux pauvres et sur l'urgence d'améliorer leurs asiles...

Soudain, il se tourna vers son ami :

– Ça y est, je me souviens ! Je sais où j'ai déjà entendu prononcer le nom de Dorian Gray.

– Où cela ? demanda Hallward avec un léger froncement de sourcils.

– Ne me faites pas cet œil noir, Basil... C'était chez ma tante, lady Agathe. Elle m'a parlé de lui comme du merveilleux jeune homme qui voulait bien l'accompagner dans ses bonnes œuvres. Elle me l'avait décrit comme un garçon sérieux et doté d'un gentil caractère. Du coup, je m'étais représenté un binoclard à cheveux plats, taches de rousseur et pieds interminables. Si seulement j'avais su qu'il était votre ami.

– Je me réjouis que vous ne l'ayez pas su.

– Et pourquoi ?

– Parce que je ne tiens pas à ce que vous l'approchiez.

Le valet de chambre parut dans le jardin pour annoncer :

– M. Dorian Gray est dans l'atelier de Monsieur.

– Vous voici contraint de me présenter, ricana lord Henry.

Le peintre se tourna vers son domestique :

– Que M. Gray m'attende, Parker. Je suis à lui dans un moment.

Le valet s'inclina et s'éclipça, tandis que son maître se tournait vers lord Henry :

– Dorian Gray est mon plus cher ami. C'est une simple et belle nature. Le monde regorge de gens admirables : ne m'enlevez pas le seul être qui donne sa force à mon art et dont dépend ma vie d'artiste.

Hallward avait dit cela à voix basse, articulant avec effort et comme à regret.

– Allons, riposta lord Henry avec un sourire. Quelles bêtises me contez-vous là !

Et, prenant le peintre par le bras, il l'entraîna vers l'intérieur de la maison.

Chapitre
II

En entrant, ils trouvèrent Dorian Gray assis au piano, leur tournant le dos. Il feuilletait les Scènes de la forêt, de Schumann.

– Basil, lança-t-il, prêtez-moi ces partitions, que je les étudie. Ça m’a l’air tout à fait charmant.

– Tout dépend de la façon dont vous poserez aujourd’hui, Dorian.

– Oh ! j’en ai assez de poser pour un portrait grandeur nature dont je n’ai que faire ! riposta l’adolescent en exécutant un brusque demi-tour sur le tabouret du piano.

À la vue de lord Henry, ses joues se colorèrent.

– Pardonnez-moi, Basil, je ne vous savais pas en compagnie.

– Je vous présente lord Henry Wotton, un vieux camarade d’Oxford. Je lui disais justement quel parfait modèle vous êtes, et vous venez de tout gâter.

– Mon plaisir de faire votre connaissance n’est nullement gâté, en tout cas, monsieur Gray, intervint lord Henry en s’avançant, la main tendue. Ma tante m’a beaucoup parlé de vous.

– Hélas, elle a dû me rayer de ses tablettes, répliqua Dorian avec une mimique d’affliction. Mardi dernier, je devais l’accompagner à Whitechapel et j’ai complètement oublié.

– Je me fais fort de vous réconcilier.

Lord Henry dévisageait Dorian Gray. Pas de doute, il était merveilleusement beau. Candeur de l’adolescence, ardeur de la jeunesse.

Le monde semblait ne pas l'avoir souillé. Comment s'étonner de l'adoration que lui vouait Basil ?

S'allongeant sur le divan, lord Henry ouvrit son étui à cigarettes. Le peintre, de son côté, préparait sa palette et ses pinceaux. Il avait l'air préoccupé.

– Harry, dit-il brusquement, je voudrais finir ce portrait aujourd'hui. M'en voudrez-vous si je vous mets à la porte ?

Lord Henry sourit à Dorian Gray :

– Dois-je partir, monsieur Gray ?

– De grâce, lord Henry, n'en faites rien ! s'écria l'adolescent. Basil est visiblement de mauvaise humeur, et il est insupportable quand il fait la tête.

Hallward se mordit la lèvre :

– Puisque c'est le souhait de Dorian, restez donc, Harry. Ses caprices ont force de loi pour tous, excepté pour lui-même...

Mais lord Henry avait pris son chapeau et ses gants :

– Votre insistance me touche, Basil, mais je dois m'en aller. Adieu, monsieur Gray. Passez me voir un de ces après-midi chez moi, Curzon Street. J'y suis généralement vers cinq heures.

– Basil, protesta Dorian Gray, si lord Henry Wotton nous quitte, je m'en vais aussi. On ne vous tire pas un mot quand vous peignez, et il est horriblement ennuyeux de rester planté sur une estrade à prendre des airs gracieux.

– Allons, restez, Harry, soupira Hallward, les yeux fixés sur son tableau. Cela contentera Dorian et me rendra service. Il est un fait que je ne parle guère quand je travaille et que mes modèles doivent s'ennuyer à périr. Maintenant, Dorian, montez sur cette estrade. Tâchez de ne pas trop bouger ni prêter attention aux propos de lord Henry. Il a une fâcheuse influence sur ses amis, moi seul excepté.

Dorian Gray prit la pose, l'air d'un jeune martyr grec, non sans avoir adressé une petite moue fataliste à ce lord Henry dont la voix était si belle. Au bout de quelques instants, il lui demanda :

– Est-il vrai que vous avez une mauvaise influence, lord Henry ?

– Toute influence est immorale, monsieur Gray.

– Pourquoi ?

– Parce que, en influençant quelqu'un, vous lui donnez votre âme.

Il ne forme plus ses propres pensées, il ne brûle plus de ses propres passions, il devient l'écho d'une musique étrangère, il joue un rôle écrit pour un autre. Or le but de toute vie est l'épanouissement d'un caractère original. Réaliser notre propre nature, voilà notre premier devoir.

– Tournez la tête un peu à droite, Dorian, comme un bon petit garçon, ordonna le peintre tout à son travail.

Il venait de surprendre chez l'adolescent une expression qu'il ne lui avait jamais vue.

– Malgré cela, poursuivait la voix de basse de lord Henry, le plus brave d'entre nous tremble d'être lui-même. Nous sommes punis pour ces reniements. Chaque pulsion que nous réprimons germe en nous et nous empoisonne. Voyez-vous, le seul moyen de se débarrasser d'une tentation est d'y céder. Si vous lui résistez, votre âme ne fera que s'obséder de cet interdit. Vous-même, monsieur Gray, dans toute la fleur de votre belle jeunesse, n'avez-vous jamais eu de ces passions qui nous effraient, de ces rêves tant nocturnes que diurnes dont le simple rappel colore nos joues de honte ?

– Arrêtez, arrêtez ! balbutia Dorian Gray. On doit sûrement pouvoir objecter quelque chose à ce que vous dites, mais je ne trouve pas quoi. Laissez-moi réfléchir ou, plutôt, essayer de ne pas réfléchir, justement.

Pendant près de dix minutes, il resta sans bouger, bouche bée, le regard étrangement brillant. Il sentait que ces quelques paroles de l'ami de Basil avaient touché en lui une corde secrète. Les mots, les simples mots, quelle arme terrible ! On voudrait pouvoir leur échapper, mais ils ont une force magique.

Oui, certaines choses de son enfance, qui jusque-là lui étaient restées impénétrables, voilà que tout à coup il les comprenait. La vie

soudain lui apparut dans son incandescence. Dans quels brasiers avait-il avancé jusqu'alors, et comment avait-il pu les ignorer ?

Lord Henry l'observait, sourire aux lèvres, en fin connaisseur de la psychologie du silence. Il s'étonnait de l'impression que ses paroles avaient produite sur son jeune auditeur. Mais, se souvenant d'un livre que lui-même avait lu du temps de ses seize ans, et qui lui avait révélé un monde de choses ignorées, il se demanda si Dorian Gray n'était pas présentement la proie d'une semblable aventure. Lui-même venait de décocher une flèche au hasard : cette flèche aurait-elle atteint une cible ? Ce garçon était bel et bien fascinant !

Hallward, quant à lui, peignait sans s'émouvoir du silence qui s'était établi.

– Basil, s'écria tout à coup Dorian Gray, il faut absolument que j'aie pris un peu l'air dans le jardin.

– Excusez-moi, mon pauvre ami, quand je travaille je ne fais attention à rien. Vous n'avez jamais mieux posé, j'ai saisi l'effet que je cherchais, ces lèvres entrouvertes et cet éclair dans les yeux... J'ignore ce qu'Harry a bien pu vous dire et qui vous a valu cette merveilleuse expression. Sans doute vous a-t-il fait des compliments. Surtout n'en croyez pas un mot.

– Pas le moindre compliment, je vous assure, et c'est pourquoi je n'y ai pas cru.

– Vous avez cru absolument tout ce que je vous ai dit, riposta lord Henry en glissant vers l'adolescent un regard de langueur un peu rêveuse. Je vous accompagne au jardin, cet atelier est une fournaise. Basil, faites-nous donc servir une boisson fraîche, par exemple quelque chose à la fraise.

Lord Henry gagna le jardin où Dorian Gray s'était déjà plongé le nez dans une grappe de lilas pour en aspirer l'arôme. Il lui posa la main sur l'épaule.

– Parfait, lui dit-il. Rien de tel que les sens pour soigner l'âme. Inversement, il n'y a que l'âme qui puisse guérir les sens.

L'adolescent tressaillit et se retourna. Il était tête nue dans le feuillage qui avait dérangé ses boucles rebelles et emmêlé leurs fils d'or. Dans son regard flottait la frayeur du dormeur réveillé en sursaut.

– Oui, continuait lord Henry, c'est l'un des grands secrets de la vie : guérir l'âme par les sens, guérir les sens par l'âme. Vous êtes une admirable créature. Vous en savez bien plus que vous ne le croyez, et bien moins que vous ne le voudriez...

Dorian Gray prit un air chagrin et se détourna. Il ne pouvait s'empêcher d'aimer le bel homme qu'il avait devant lui. En même temps, il lui faisait peur, et cette peur lui faisait honte. Qu'y avait-il donc qui l'effrayait ainsi ? Il n'était ni une petite fille, ni un collégien ; c'était grotesque, vraiment.

– Allons nous asseoir à l'ombre, dit lord Henry. Parker nous a servi à boire. Si vous restez plus longtemps au soleil, vous allez vous gâter le teint, et Basil ne voudra plus vous peindre. N'oubliez pas que votre précieuse jeunesse est votre seul trésor.

– Je n'ai pas cette impression.

– Vous ne l'avez pas à présent, mais un jour viendra où vous serez vieux, ridé, laid, le front raviné par les chagrins, les lèvres flétries par les passions, et alors vous vous en souciez amèrement. Où que vous alliez aujourd'hui, vous charmez : pensez-vous qu'il en sera toujours ainsi ? Vous êtes beau, monsieur Gray, et la beauté est une forme de génie : elle surpasse même le génie, car elle ne nécessite aucune explication. Elle est l'un des faits absolus du monde, comme le soleil ou le printemps. La beauté passe parfois pour superficielle : peut-être, mais elle l'est moins que la pensée. Seuls les esprits légers refusent de se fier aux apparences. Le véritable mystère du monde est le visible, pas l'invisible. Oui, monsieur Gray, les dieux vous ont comblé. Mais ce que donnent les dieux, ils le reprennent bien vite. Votre beauté s'évanouira avec votre jeunesse. Chaque mois vous rapproche d'une échéance terrible. Le temps vous jalouse. Ah ! profitez de votre jeunesse ! N'en laissez rien perdre, surtout. Cherchez sans cesse de nouveaux plaisirs.

N'ayez peur de rien... Car nous sommes tous condamnés à devenir d'affreux polichinelles hantés par le souvenir de passions qui nous ont effrayés, minés par le regret des tentations exquisés auxquelles nous n'avons pas eu le courage de céder. Ah ! jeunesse ! jeunesse ! Rien ne vaut la jeunesse !

Les yeux écarquillés, Dorian Gray écoutait. Soudain, le peintre parut sur le seuil de l'atelier, rappelant son monde :

– Allons, au travail ! La lumière est idéale en ce moment. Vous n'avez qu'à apporter vos verres.

Ils se levèrent.

– Vous êtes content de m'avoir rencontré, monsieur Gray ? dit lord Henry.

– Oui, très content. Mais ce contentement durera-t-il ?

– La seule différence entre le caprice d'un moment et la passion éternelle, c'est que la passion est plus courte.

En rentrant dans l'atelier, Dorian Gray mit sa main sur le bras de lord Henry et murmura, rougissant de son audace :

– Dans ce cas, que notre amitié soit un caprice.

Sur quoi il monta sur l'estrade et reprit la pose.

Renversé dans un fauteuil d'osier, lord Henry reprit, lui, ses observations.

Le va-et-vient du pinceau sur la toile et les allées et venues de Hallward prenant du recul troublaient seuls le silence. Dans les rayons obliques venant de la porte, dansait une poussière d'or. La lourde senteur des roses pesait sur cette paix.

Au bout d'un quart d'heure, Hallward cessa de peindre, regarda longuement l'un après l'autre Dorian Gray et sa toile, tout en mordillant le bout d'un de ses gros pinceaux, sourcils froncés ; puis il déclara :

– C'est fini.

Et, penché, il traça sa signature en hautes lettres vermillon dans le coin inférieur gauche de la toile.

Lord Henry vint considérer le tableau. C'était décidément un chef-d'œuvre, d'une ressemblance saisissante.

– Mon cher ami, toutes mes félicitations, déclara-t-il. C'est le plus beau portrait des temps modernes. Monsieur Gray, venez donc vous contempler.

L'adolescent parut s'éveiller d'un rêve.

– Est-ce vraiment fini ? murmura-t-il en quittant l'estrade.

– On ne peut plus finir, dit le peintre, et vous avez aujourd'hui posé comme un ange. Je vous en suis très reconnaissant.

– C'est envers moi qu'il faut l'être, protesta lord Henry. N'est-ce pas, monsieur Gray ?

Sans répondre, Dorian vint se camper devant le chevalet. Au vu de son portrait, une lueur de joie lui passa dans les yeux, comme s'il se découvrait lui-même pour la première fois. L'évidence de sa beauté l'envahit comme une révélation. Mais lord Henry Wotton, avec son étrange panégyrique de la jeunesse, et le terrible rappel de sa brièveté, avait foudroyé Dorian Gray. Oui, viendrait le jour où son visage se flétrirait, où ses yeux se délaveraient, où sa face s'écroulerait. Oui, il deviendrait horrible, hideux, grotesque.

À cette pensée, une lame le transperça, une main de glace se posa sur son cœur.

– Vous n'aimez pas ce portrait ? s'enquit Hallward, un peu piqué du silence de son modèle.

– Il l'aime, soyez-en sûr, dit lord Henry. Cette toile est l'une des plus belles pièces de l'art contemporain. Votre prix sera le mien. Il faut que je l'aie.

– Elle ne m'appartient pas, Harry.

– À qui appartient-elle ?

– À Dorian, bien sûr, répondit le peintre.

– L'heureux garçon !

– Quelle tristesse ! murmurait Dorian, les yeux toujours rivés à son portrait. Quelle tristesse ! Un jour, je serai vieux, horrible, repoussant,

tandis que ce portrait n'aura pas pris une ride. Ah ! si cela pouvait être l'inverse. Si je pouvais rester jeune, et qu'il vieillisse à ma place ! Pour ce miracle, je vendrais mon âme !

– Voilà un arrangement qui ne vous conviendrait guère, Basil, persifla lord Henry.

– Je m'y opposerais, en effet, dit le peintre.

Dorian Gray se tourna vers lui :

– Basil, vous préférez votre art à vos amis.

L'irritation gagnait l'adolescent, le sang lui montait aux joues. Hallward pâlit et lui prit la main :

– Ne parlez pas ainsi, Dorian ! Vous n'allez tout de même pas jalouser un objet.

– Je jalouse toute beauté qui ne meurt pas. Je jalouse mon portrait. Pourquoi garderait-il ce que, moi, je dois perdre ? Pourquoi l'avez-vous peint, Basil ? Un jour, il me narguera, il me narguera horriblement !

Il se jeta sur le divan, la face enfouie dans les coussins, comme en prière.

– Voici votre œuvre, Harry, dit amèrement le peintre.

Lord Henry haussa les épaules :

– Dites plutôt : voici le vrai Dorian Gray.

– Vous auriez dû partir quand je vous le demandais. Par votre faute à tous deux, j'en viens à détester ce que j'ai peint de mieux, et je m'en vais le détruire.

Dorian Gray extirpa des coussins sa face livide et la tourna vers le peintre dont les doigts farfouillaient déjà dans l'amas de tubes et de pinceaux... Oui, cette fine lame d'acier, ce couteau à palette... il l'avait trouvé, et il allait en lacérer la toile...

L'adolescent s'arracha d'un bond au divan et se rua sur Hallward pour lui prendre le couteau, qu'il lança à l'autre bout de l'atelier.

– Basil, non ! Ce serait un meurtre !

– Je suis charmé de vous voir enfin apprécier mon travail, siffla froidement le peintre.

– L'apprécier ? Mais je l'adore, Basil. C'est une partie de moi. Je le sens.

– Eh bien, dès que vous serez sec, verni, encadré, vous serez expédié à domicile. Alors vous ferez de vous-même ce que bon vous semblera.

Sur quoi, Hallward traversa l'atelier et sonna pour le thé.

Le domestique entra, porteur d'un plateau qu'il posa sur une petite table japonaise.

– Si nous allions au théâtre, ce soir, suggéra lord Henry.

– Impossible, vraiment, dit Hallward. J'ai trop à faire.

– Alors, vous et moi, monsieur Gray, sortons ensemble, proposa lord Henry.

– Avec joie.

Le peintre se mordit la lèvre. Sa tasse à la main, il s'approcha du portrait et laissa tomber tristement :

– Je resterai ici avec le vrai Dorian.

– Le vrai ? s'écria le modèle. Suis-je réellement tel que vous m'avez peint ?

– Absolument identique.

– Alors, c'est merveilleux, Basil !

– Dorian, murmura Hallward, n'allez pas au théâtre. Restez dîner avec moi.

– Impossible, Basil, j'ai promis à lord Wotton de l'accompagner.

– Il ne vous en voudra pas de ne pas tenir vos promesses. Lui-même ne tient jamais les siennes. Je vous en prie, n'y allez pas.

Le jeune homme hésitait. Il jeta un regard vers lord Henry qui les observait, narquois, depuis la table à thé, et dit :

– Je dois y aller, Basil.

– Très bien, fit Hallward en posant sèchement sa tasse sur le plateau. Dans ce cas, il est déjà tard et vous feriez mieux de rentrer vous habiller sans perdre de temps. Au revoir, Harry. Au revoir, Dorian. Revenez me voir bientôt. Quant à vous, Harry, rappelez-vous ce que je vous ai demandé au jardin ce matin.

– Je l’ai oublié.
– Je compte sur vous.
– Et moi, j’aimerais pouvoir compter sur moi, plaisanta lord Henry. Allons, venez, monsieur Gray, ma voiture est en bas, je vous dépose chez vous. Adieu, Basil. Merci pour ce charmant après-midi.

Comme la porte se refermait, le peintre s’écroula sur le divan, le visage ravagé par une expression de souffrance.

~
Chapitre
III
~

Le lendemain, à midi et demi, lord Henry Wotton quittait Curzon Street et se dirigeait vers Albany pour aller voir son oncle, lord Fermor, vieux garçon bon vivant, quoique bourru, taxé d'égoïsme par tous ceux qui n'en pouvaient jamais tirer un sou, mais considéré par quelques autres – qui l'amusait – comme un grand philanthrope, car il les régalaient volontiers.

À son arrivée, lord Henry trouva cet oncle assis dans son fauteuil, vêtu d'une épaisse veste de chasse et fumant son cigare en grommelant au-dessus des pages du *Times*.

– Eh bien, Harry, s'enquit le vieux gentleman, qu'est-ce qui t'amène si tôt ? En principe, un dandy ne se lève jamais avant deux heures, et n'est visible qu'à cinq.

– Pur empressement familial, oncle Georges, et j'ai quelque chose à vous demander.

– De l'argent, j'imagine, grimaça lord Fermor. Les jeunes gens d'aujourd'hui vénèrent l'argent.

– Exact, admit lord Henry, mais je ne vous extorquerai qu'un renseignement – pas un renseignement utile, non, un renseignement inutile.

– Fort bien, Harry ! Je puis t'apprendre tout ce que tu trouveras dans n'importe quel *Journal officiel*, même si, de nos jours, ils sont truffés d'erreurs.

– M. Dorian Gray ne figure dans aucun *Journal officiel*, que je sache, fit placidement lord Henry.

– Dorian Gray ? Qui est-ce ? demanda lord Fermor en fronçant la broussaille de ses sourcils blancs.

– C'est précisément la question que je vous pose, oncle Georges, quoique j'en connaisse à peu près la réponse : Dorian Gray est le petit-fils de lord Kelso, et sa mère était une Devereux, lady Margaret Devereux. C'est d'elle que je vous demande de me parler. Vous avez connu tout le monde, pourquoi pas cette dame ?

– Une sacrément jolie fille, qui jadis a mis en rage l'armée entière de ses soupirants en se faisant épouser par un moins-que-rien. Je me rappelle la chose comme si c'était d'hier. Le pauvre diable s'est fait tuer en duel, à Spa, quelques mois après le mariage. Il paraît que Kelso avait soudoyé un gredin, une brute, pour qu'il insulte son gendre en public, avant de l'embrocher comme un vulgaire pigeonneau. L'affaire fut étouffée, mais, au club, Kelso resta quelque temps en quarantaine, à manger seul sa côtelette. Sa fille ne lui a plus jamais adressé la parole. Oui, sombre histoire... Elle mourut dans l'année... Ainsi, elle aurait laissé un fils ? S'il ressemble à sa mère, ce doit être un bien joli garçon.

– Un très joli garçon, confirma lord Henry.

– Espérons qu'il tombera en de bonnes mains, poursuivit le vieil homme. Il a dû toucher un pactole, si toutefois Kelso a fait pour lui ce qu'il devait. En outre, sa mère aussi avait de la fortune.

– Je ne sais trop ce qu'il en est, répondit lord Henry. Ce qui est sûr, c'est que l'héritier semble à l'aise. Sur ce, je me sauve, oncle Georges, sinon je vais me mettre en retard pour mon déjeuner. Merci pour le renseignement. J'aime tout savoir de mes nouveaux amis, et tout ignorer des anciens.

– Où déjeunes-tu ?

– Chez tante Agathe. Je me suis invité chez elle en même temps que le M. Gray en question. C'est son dernier protégé.

– Dis bien à ta tante Agathe que j'en ai par-dessus la tête de ses bonnes œuvres. Elle pense que je n'ai rien de mieux à faire que signer des chèques pour ses nécessiteux.

– Je lui transmettrai, oncle Georges, mais ce sera peine perdue. Les philanthropes sont dépourvus de toute humanité, c'est même ce qui les caractérise.

Le vieux gentleman grogna une approbation et sonna le domestique. Lord Henry emprunta le passage couvert pour déboucher dans Burlington Street et prit la direction de Berkeley Square.

– En retard, comme d'habitude, Harry ! tonna la tante Agathe en secouant la tête.

Lord Henry inventa une excuse facile et prit place sur la chaise libre auprès d'elle. Une fois assis, il fit, du regard, le tour des convives. Dorian le salua timidement du bout de la table, une roseur aux joues. En face de lui était la duchesse de Harley, femme d'un naturel admirable et d'un excellent caractère, assortis de ces vastes proportions que les historiens contemporains nomment embonpoint chez toute autre qu'une duchesse. À la droite de celle-ci, siégeait sir Thomas Burdon, membre du Parlement. À sa gauche, se taisait M. Erskine of Treadley, vieillard de grande culture, mais qui avait pris l'habitude du mutisme, estimant avoir tout dit dès ses trente ans. Quant à la voisine immédiate de lord Henry, elle n'était autre que Mme Vandeleur, vieille amie de sa tante aux allures de missel mal relié. Par chance, se trouvait placé à côté d'elle lord Faudel, médiocrité intelligente, le crâne aussi dégarni qu'un exposé ministériel, avec qui elle était présentement fort occupée à converser sur ce ton de sérieux qui est l'impardonnable erreur de toutes les saintes personnes.

– Au fait, Harry, je suis bien fâchée contre toi ! lança lady Agathe. Pourquoi essaies-tu de dissuader notre charmant M. Gray de venir avec moi dans l'East End ? Je t'assure qu'on y apprécierait ses talents musicaux.

– Veillons donc à les garder pour nous, riposta lord Henry, auquel répondit du bout de la table un regard brillant.

– Mais il y a une telle misère à Whitechapel ! insista lady Agathe.

Lord Henry haussa les épaules :

– Je peux compatir à tout ce que vous voudrez, sauf à la misère. Elle est trop déprimante.

– L'East End n'en pose pas moins un grave problème, observa sir Thomas avec un hochement de tête plein de gravité.

– Oui, principalement le problème de l'esclavage, rétorqua le jeune lord, et nous prétendons le résoudre en amusant les esclaves.

– Quelles réformes proposez-vous ?

Lord Henry éclata de rire :

– Je propose qu'on ne réforme rien en Angleterre, excepté son climat.

– Vous êtes très réconfortant, gazouilla la duchesse. Moi qui me reprochais de ne pas m'intéresser à l'East End ! Désormais je n'en rougirai plus.

– La rougeur est pourtant une parure, duchesse, objecta lord Henry.

– Seulement lorsqu'on est jeune. Ah ! lord Henry, si vous pouviez me rendre ma jeunesse !

Il marqua un temps avant de lui lancer par-dessus la table :

– Duchesse, avez-vous le souvenir d'une grosse folie que vous auriez commise dans votre jeune temps ?

– Plus d'une, je le crains.

– Eh bien, recommencez à les commettre. Qui veut retrouver sa jeunesse n'a qu'à en répéter les folies.

– Que voilà une délicieuse théorie !

Un rire courut autour de la table.

Lord Henry s'échauffa. Son éloge des folies s'éleva au stade d'une philosophie, philosophie qu'il agrémenta de la mélodie du plaisir ; et ce fut une improvisation éblouissante. Il sentait les regards de Dorian Gray fixés sur lui, et la conscience d'avoir dans son auditoire ce garçon qu'il souhaitait fasciner semblait aiguïser son esprit et donner des couleurs à son imagination. Il fut brillant, étincelant, irrésistible... jusqu'au moment où le monde réel, en livrée moderne, fit son entrée dans la salle à manger en la personne d'un domestique venant annoncer à la duchesse que sa voiture était avancée. Elle se tordit les bras en une parodie de désespoir :

– Quel dommage, je dois partir ! Il me faut passer prendre mon mari à son club pour aller à je ne sais quel absurde meeting qu’il préside aux Willis’s Rooms. Au revoir, lord Henry, vous êtes un être exquis, et si amoral. Venez dîner avec nous un de ces soirs. Êtes-vous libre mardi ?

– Pour vous, duchesse, je me libérerais de toute obligation, dit lord Henry en s’inclinant.

La duchesse opéra une sortie majestueuse, suivie de lady Agathe et des autres dames de la compagnie.

Quand lord Henry se fut rassis, M. Erskine vint s’installer sur une chaise auprès de lui et posa la main sur son bras :

– Mon cher et jeune ami, si vous me permettez de vous appeler ainsi, puis-je vous demander si vous pensez réellement tout ce que vous venez de nous dire au déjeuner ?

– J’ai oublié ce que j’ai pu dire, répondit lord Henry avec un sourire. Était-ce si pernicieux ?

– Suprêmement pernicieux. Vous êtes un dangereux individu et s’il arrive malheur à notre bonne duchesse, nous vous en regarderons comme responsable au premier chef. Mais j’aimerais poursuivre avec vous cette conversation sur la vie. Un jour où vous en aurez assez de Londres, passez donc me voir à Treadley. Vous me détaillerez votre philosophie du plaisir devant une bouteille de l’admirable cru de bourgogne dont je me trouve être l’heureux possesseur. Pour l’heure, je dois prendre congé de votre excellente tante, car je suis attendu à l’Athenaeum.

Lord Henry se leva lui aussi.

– Quant à moi, je vais au parc, dit-il.

Comme il sortait, Dorian Gray lui effleura le coude.

– Laissez-moi vous accompagner, souffla l’adolescent. Et promettez de me parler tout le temps : personne ne parle comme vous.

– Je crois avoir assez parlé pour aujourd’hui, dit lord Henry, souriant. À présent, je n’ai plus qu’une envie : observer. Mais, si le cœur vous en dit, venez donc observer avec moi.

Chapitre IV